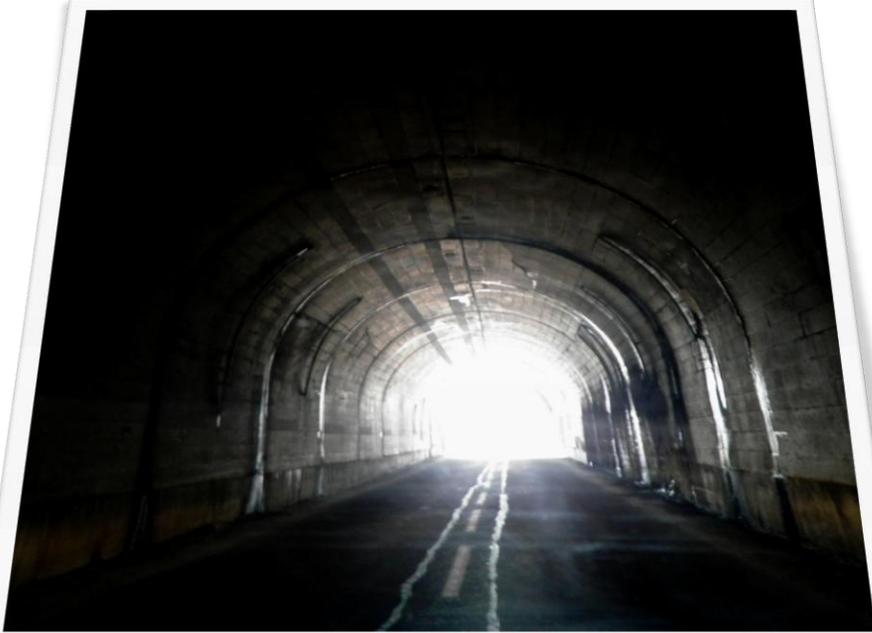


Esperanza

PRÉAMBULE

Aujourd'hui, j'ai 16 ans, bientôt 17. J'écris parce que j'ai des questions. Des questions sur moi. Des questions sur mon passé. Des questions sur ma vie. Qu'aurait été ma vie si... je n'avais pas immigrée? Oui, j'ai été arrachée aux bras de ma famille pour venir m'installer ici. Ce n'était que temporaire puisque que ma mère ne devait faire des études à Montréal que pendant deux ans. À cette époque, je n'avais qu'un an et je ne comprenais pas ce qui se passait. Heureusement que j'ai eu mon grand frère. Finalement, les deux années ont passé et nous ne



sommes pas retournés au Venezuela. Quelle en était la raison? Je ne le savais pas... Je savais seulement que mes grands-parents étaient loin de moi, que je ne jouerais plus avec mes cousins. Aujourd'hui, je sais que cela est bien plus complexe, même si je vis un grand chagrin, loin de ma famille.

Nous sommes arrivés, ici, le 19 septembre 1999, à Montréal. Des amis de mes parents y avaient immigré un an plus tôt et ils nous ont aidés à nous installer. Nous ne connaissions pas l'hiver et il fallait rapidement s'y préparer. Cela peut vous sembler naturel à vous qui êtes nés ici, mais mes parents, eux, ne savaient pas comment nous habiller. C'était

nouveau pour eux, sans compter le fait que nous n'avions pas d'argent. Il n'y avait que mon père qui travaillait, car ma mère étudiait. C'est pourquoi à cette époque, nous avons vécu la pauvreté extrême...En effet, mes parents ne se nourrissaient que de spaghetti afin que mon frère et moi mangions un peu de viande; malgré cela, j'étais heureuse avec ma famille lors des vendredis pizza. Ces soirées consistaient à acheter la pâte de pizza et à la garnir de tout ce que nous avions envie; c'était nos petites fêtes familiales, celles que l'on pouvait se permettre. Aujourd'hui, je constate les sacrifices que mes parents ont faits pour que mon frère et moi ne

manquions de rien. À ce moment-là, nous vivions dans un petit appartement sur la rue Côte Sainte-Catherine; je ne pouvais pas dormir parce que les gens qui vivaient au dessus de nous faisaient trop de bruit. Sans compter l'alarme de feu qui se déclenchait souvent et que nous devions sortir régulièrement...Je me souviens que mon père me prenait toujours dans ses bras pour me rassurer. À cette époque, j'avais peur chaque nuit puisqu'il y avait toujours la possibilité qu'un jour il y ait un vrai incendie, ce qui m'amenait à vivre dans l'insécurité. De plus, aller à la garderie en étant fatiguée n'aidait pas mes journées; c'était difficile pour moi. Les

autres jeunes ne m'incluaient jamais dans leurs jeux; j'étais complètement isolée.

Devant cet appartement, il y avait un grand parc avec des modules de jeux et de nombreux arbres; c'était la sortie du samedi pour mon frère et moi.

Nous jouions beaucoup ensemble parce que les autres enfants ne s'intéressaient pas à nous. Nous ne savions pas parler leur langue.

Après être immigré depuis deux mois au Québec, mon frère a appris le français et a su se débrouiller à la maternelle; moi, j'étais tout mélangée.

Deux ans plus tard, nous vivions toujours dans cet appartement miteux, mais c'est à cette époque que mes grands-parents maternels sont venus nous rendre visite. C'est suite à leur visite que j'ai appris à communiquer, j'avais alors trois ans. Ce fut un été merveilleux. Tous les jours, mon frère et moi allions au parc puisque mon grand-père venait jouer avec nous. Je me sentais de nouveau chez moi avec mes grands-parents à mes côtés. Le moment de leur dire au revoir fut pénible. Je ne voulais pas me séparer d'eux pour deux autres années. Ils allaient terriblement me manquer. Imaginez, toute une enfance isolée de sa famille. Qui irait au parc avec

moi maintenant? Sans eux, je ne me sentais plus chez moi, même si mes parents étaient là; j'avais besoin de ma famille pour me rendre compte que j'étais bien à ma place entre les miens.

L'année suivante, ma mère a gradué et elle a trouvé un emploi. Nous avons quitté notre appartement pour aller vivre dans une petite maison à Pointe-Calumet, juste devant l'école des Perséides. Cet été-là, ce fut au tour des parents de mon père de venir nous visiter. Je craignais que mes grands-parents ne partent et qu'ils ne me laissent ici, comme l'avaient fait les parents de ma mère; loin, très loin de la chaleur d'une famille unie. Mon grand-père me

donna un lapin blanc, en peluche, vêtu d'une robe rose. Il me conseilla de prendre soin de ce toutou, que plus jamais il ne partirait, qu'il resterait près de moi grâce à ce toutou.

J'étais heureuse, car lorsqu'ils sont partis, je croyais fermement qu'ils allaient revenir très bientôt, et ce, pour toujours. Aujourd'hui, ces moments sont comme un cadeau dans ma mémoire puisque je ne sais pas quand j'aurais la chance de les revoir. Ce qui m'attriste énormément, c'est le fait que mes grands-parents n'ont pas eu la chance de nous voir grandir mon frère et moi. Ils n'ont pas vu mon quinzième anniversaire, événement marquant et important dans

la culture latine; ils n'ont pas été présents à la graduation de mon frère et ne le seront pas non plus à la mienne. Peut-être qu'ils n'assisteront pas au mariage de mon frère, ni même au mien. Pour moi, c'est horrible car maintenant, je réalise tout ce qu'ils ont perdu, mais qu'ils n'auraient pas dû perdre. Je me refuse à accepter que ma mère manque ces étapes dans la vie de mes enfants; alors, je n'ose imaginer à quel point ce doit être horrible pour ma mère que sa famille ne soit pas à ses côtés pour nous voir évoluer. À cette époque, malgré le fait que la tristesse régnait dans la famille, nous nous sommes installés dans notre nouvelle maison et avons commencé une vie

familiale dans le calme et la paix, ce que nous n'avions pas dans l'odieux appartement.

Cette année-là, nous avons passé Noël dans notre nouvelle maison. Mon frère et moi dormions sur un matelas gonflable et mes parents sur leur ancien matelas. Malgré la pauvreté, l'esprit des Fêtes régnait dans la maison; nous chantions et dansions, même si nous savions que le père Noël ne nous apporterait pas tout ce que nous voulions. C'était la magie de Noël qui importait. J'étais heureuse d'être enfin déménagée. Enfin, plus de bruit au-dessus pour me réveiller. Nous étions enfin chez nous, en sécurité; plus rien de mauvais ne pouvait m'arriver.

Deux mois plus tard, ma grand-mère paternelle, celle qu'on appelle *Mamaman*, nous appela pour nous annoncer la mort de mon grand-père. Ce deuil fut très lourd pour mes parents, pour mon frère. C'est à cette époque que nous avons réalisé qu'il y avait des milliers de kilomètres qui nous séparaient de nos proches puisque nous n'avions pu assister à l'enterrement de mon grand-père. On aurait dit que je n'avais pas de peine, car je n'avais jamais été confrontée à la mort. Je ne savais pas en quoi exactement consistait la mort; c'était un concept abstrait pour moi. Chacun de ces moments pénibles que je ne comprenais pas alors, que je ne vivais qu'à

distance, je peux maintenant les comprendre. En fait, j'ai commencé à ressentir ma différence au cours de mon 3^e secondaire, au moment où j'ai été exemptée de mes cours d'espagnol; mes camarades de classe clamaient que j'avais de la chance... mais avais-je réellement de la chance ? C'est un peu cette réflexion que je tiens à vous faire connaître.

Je vis toutes ces difficultés, car je suis une immigrante de deuxième génération. C'est-à-dire que mes parents sont immigrants de première génération, car ils n'ont pas grandi ici, ils n'ont pas connu la langue française avant d'avoir 30 ans et surtout, ils ne s'imaginaient pas finir leur vie ici.

Moi, je ne suis pas née ici, mais j'ai grandi au Québec; j'ai fréquenté les écoles francophones. Voilà la différence entre le fait d'être immigrante de première génération et ceux qui font partie de la deuxième génération. Mes enfants seront des immigrants de troisième génération; ils vivront ici, et moi, je les élèverai selon mes valeurs. Ils seront probablement mieux intégrés à la société et auront moins de difficultés que moi.

ACCEPTATION

Je suis une adolescente en quête de son identité, de ses racines comme toutes les autres. Je cherche surtout à savoir qui je suis, ce que je vau.

Comme tous les autres adolescents ayant vécu une vie solitaire, j'ai été étiquetée. Selon l'avis de plusieurs, j'étais mystérieuse, car j'écoutais plus que je ne parlais. Durant toute ma vie, j'ai été une anticonformiste puisque je ne suivais pas la mode et que je ne prêtais aucune attention aux gens autour de moi, même si ce fut un travail difficile. Les

parents des élèves que je fréquentais m'appréciaient énormément puisque j'étais polie et que je n'avais aucune difficulté à discuter longuement avec eux. Ils étaient toujours intéressés par ma différence, ma culture et ils engageaient toujours la conversation pour en savoir plus sur moi. Les gens de mon âge le percevaient comme du tétage; j'étais la fille qui cherchait l'attention, celle qui parle beaucoup et vouvoie. Pour moi, ce n'était qu'un signe de politesse que mes parents m'avaient inculqué.

À cause d'une vie difficile, oscillant entre la culture québécoise et vénézuélienne, je ne sais plus où me situer. Mes parents ont vécu dans un pays où le

catholicisme est omniprésent. Ils ont des valeurs plutôt traditionnelles comme celle de la famille, la religion et les valeurs reliées à cette même religion. Cependant, selon moi, les valeurs québécoises sont plus axées sur l'apparence, sur la peur de ce que les autres diront de vous, sur l'utilisation de l'électronique, etc. Contrairement à tous, mon frère et moi valorisons un entre-deux. Ce qui signifie que notre relation, nos croyances, même si nous sommes moins croyant que notre famille, les valeurs du bien et du mal que je perçois dans les deux sociétés, l'entraide et l'équité sont des valeurs auxquelles je tiens. Alors dans quel camp suis-je?

Le problème avec cette différence, c'est qu'on ne peut en parler à personne de la famille. Qui pourrait comprendre? Mes parents seraient blessés et mes grands-parents détruits de savoir que leur petite-fille ne veut pas être catholique pendant qu'eux y croient de manière extrême. Ils croient au point de lire la Bible à tous les jours et étant à cet âge-là, 80 ans, je ne veux surtout pas les déstabiliser.

La partie la plus difficile est de m'accepter moi-même en tant qu'immigrante. Il faut savoir que dans la vie, il y a des gens qui vous font douter, qui vous ridiculisent et qui prennent votre place sans l'avoir mérité. D'autres nous font mal par plaisir,

simplement. Vous diriez que c'est faux, mais c'est pourtant la réalité. J'ai vécu ces situations, cette injustice puisque je ne suis pas d'ici. Le problème, c'est que nous, en tant qu'immigrants, n'avons pas de repère comme vous, alors nous sommes plus vulnérables.

Lorsque que j'étais au primaire, les élèves de ma classe se moquaient souvent de mes cheveux frisés; les filles me demandaient toujours de les aplatir et c'est ainsi que les querelles entre ma mère et moi ont commencé. Moi, ce que je voulais, c'était d'avoir des amies et je croyais que la seule manière d'y arriver serait de leur ressembler. Alors, je voulais m'aplatir

les cheveux quotidiennement, mais ma mère refusait catégoriquement. Pour moi, c'était une catastrophe.

Ne voulait-elle pas que j'ai des amies? Pourquoi? Ce n'était pas si compliqué pour moi. Je voulais être acceptée des gens et pour cela, je devais m'aplatir les cheveux...mais je n'ai jamais eu le droit de le faire.

Alors, isolée de tous, j'ai réussi année après année, à surmonter mes différences et à obtenir de bons résultats. De plus en plus de gens commençaient à me percevoir autrement que comme une indésirable.

C'est alors qu'au cours des années suivantes, je fus de plus en plus acceptée, mais pas de tous. Pour mon frère, ce fut la même histoire, sinon pire. Les fins de

semaine nous n'étions que tous les deux pour jouer. Nous étions ensemble parce que nous étions isolés des autres, mais quand j'y pense aujourd'hui, je me suis très bien amusée avec mon frère.

Son origine est plus évidente que la mienne. Il a le teint plus foncé que moi; alors, c'est évident qu'il n'est pas un Québécois de souche. Les gens l'ont remarqué puisqu'il n'y avait personne de couleur à la petite école de notre ville. Il a eu la vie plus difficile que moi puisqu'il a vécu l'intimidation et l'isolement, uniquement parce qu'il ne ressemblait pas aux autres enfants de sa classe ce qui est triste. Mon frère, Humberto, a fini le primaire et est allé au

secondaire. Moi aussi, j'ai fini ma sixième année avec quelques bons amis, mais il était évident que j'allais tous les perdre puisque j'irais à l'ÉSO pendant qu'eux iraient à la PDM, l'école desserte de ma ville. Ce changement m'a permis de prendre confiance en moi, confiance en mon apparence que tant de personnes avaient ridiculisée et devenir suffisamment forte pour que les gens ne me fassent plus de peine. Je préférais être seule que mal accompagnée. Cela m'a aidé à grandir en tant qu'individu et à devenir mature. Pour cela, j'ai décidé d'aller au programme international parce que

cela satisfierait mon besoin d'ouverture et d'apprentissage.

En 1^{ère} secondaire, ce fut la même histoire. Mes amis voulaient que je m'aplatisse les cheveux, même les garçons me disaient que je pourrais devenir belle si je le faisais. Même si mon estime était à la baisse, j'essayais de rester moi-même en étant forte, mais je perdais espoir de me trouver des vrais amis qui m'accepteraient telle que je suis. Ma mère était un bon support, car elle ne me laissait jamais tomber et ne voulait surtout pas que je commence à m'aplatir les cheveux comme les gens me le conseillaient, elle me disait que j'étais unique et que mes cheveux

l'étaient aussi. Elle me donnait espoir qu'un jour, un homme et des gens allaient m'accepter comme je suis, il fallait que je m'accepte d'abord, mais comment? Moi, ce que je voulais, c'était une amie, une vraie avec qui tout partager. J'étais si déçue, les idées que je m'étais faites sur le secondaire étaient fausses, les gens resteraient fermés à la différence; ils avaient peur et n'étaient pas prêts à ouvrir leur esprit.

C'est là, qu'en 1^E secondaire, mon frère devient de plus en plus près de moi. À chaque fois que ça allait mal, il était là pour me reconforter. Lorsque j'avais de piètres résultats, il m'écoutait attentivement; de

plus j'avais une épaule qui me soutenait. C'est là que notre relation commença à aller de mieux en mieux; mon frère ne me laissera jamais tomber comme je ne l'ai jamais laissé tomber lorsqu'il avait besoin de moi. Il est devenu mon meilleur ami et nous n'étions plus seuls, l'un protégeant l'autre. Tous les soirs, nous soupions ensemble et nous nous racontions notre journée en détails. Le matin, je devais le réveiller et lorsque lui ou moi avions une journée qui nous déplaisait à l'horaire, nous chantions pour nous rendre à l'arrêt d'autobus afin de nous remonter le moral; la journée commençait avec le sourire. Nous avons été ainsi durant trois ans;

pendant ces trois années je ne me sentais pas seule. J'avais quelqu'un et c'était mon frère; Yogi, mon grand ours, et moi, j'étais sa Boubou, le petit ours. Nous avons une relation incroyablement forte. Lorsque les enseignants nous voyaient monter les escaliers ensemble et nous dire au revoir et un je t'aime avant un cours, c'était étonnant pour eux de voir ce type de relation. Avec lui, je ne manquais de rien, je pouvais tout faire et maintenant, je sais que si j'ai un problème, il fera tout pour m'aider. J'avais aussi un bon ami qui ne me jugeait pas et il se foutait même que mes cheveux soient frisés; son nom est Karl. Ils étaient mon support moral tous les deux,

Karl et mon frère; pendant ce temps, je n'avais besoin de rien d'autre, seulement mon frère et mon meilleur ami. Mais comme toute bonne chose à une fin, la voici. Mon frère a fini le secondaire et il est déménagé à Longueuil pour poursuivre ses études au cégep. J'avais toujours Karl à mes côtés pour le meilleur comme pour le pire, mais j'ai vécu une grande tristesse de devoir dire au revoir à mon frère, à un point tel que mon moral en a été énormément affecté. Je me suis sentie seule au monde, même si j'avais Karl; il y avait des jours où je me retrouvais seule pour souper ce qui n'arrivait jamais lorsque mon frère était là. Je me suis ennuyée de mon frère,

j'ai pleuré son départ. Heureusement, j'ai eu un bon support moral et j'ai commencé à me sentir moins seule. J'ai dû apprendre à vivre avec le départ d'une personne qui faisait partie de mon quotidien; ce fut long et ça fait mal comme si on m'avait arraché une partie de moi. D'un autre côté, Karl et moi faisons beaucoup de sorties : aller au cinéma pour que je me sente moins seule parce que ma mère n'était jamais là; aller au gymnase parce que mon père travaillait le soir. C'est le temps qui a aidé; le fait de voir mon frère les fins de semaine et durant les vacances également. C'est mieux que rien. Mais pour revenir à mon acceptation sociale au secondaire, lorsqu'en 2^E

secondaire je me suis rapprochée de Karl et que pour une deuxième année consécutive nous étions dans le même groupe, j'ai commencé à me faire des amis et à parler à tout le monde. J'ai vu que les garçons de ma classe se foutaient que les filles soient maquillées ou pas et, heureusement pour moi, la majorité d'entre eux se foutaient que je sois frisée. Je crois qu'en grandissant les gens ont vu que j'étais humaine, mais différente. Peut-être qu'avec l'âge les gens finissent par acquérir la maturité nécessaire pour m'accepter malgré mes différences. Moi aussi, j'ai commencé à m'accepter parce que j'ai appris à

aimer ma différence et à la valoriser, même si tout n'est pas acquis, car j'ai encore quelques difficultés.

Se faire accepter lorsqu'on vient tout juste d'arriver et qu'on ne connaît rien à cette nouvelle culture, c'est difficile. Les gens ont le réflexe de nous mettre de côté. Ils trouvent n'importe quelle raison ou préjugé pour que nous ne soyons pas meilleurs qu'eux ce qui rend la vie au travail insupportable. En fait, l'intégration devient très difficile parce qu'on en vient à regretter notre choix d'avoir immigré.

Certains retournent même dans leur pays d'origine parce qu'ils ne supportent pas la vie qui ne semble jamais s'illuminer.

LA LANGUE

Je suis arrivée ici à l'âge d'un an. Mes parents n'étaient pas à la maison souvent donc je suis allée à la garderie anglophone. Étant jeune, je croyais que c'était cette langue que je devais apprendre et comme je ne savais pas que ce monde était si vaste, il n'y avait que cette langue qui existait pour moi; si bien qu'à la maison, mes parents me parlaient et je ne comprenais rien. À ce moment-là, j'étais désorientée; pourquoi n'arrivais-je pas à comprendre ma mère? J'ai eu peur, je vivais avec des gens qui parlaient de choses que je ne saisisais pas et je ne

pouvais répondre à mon tour. Alors, je ne parlais tout simplement pas. Mon frère, lui, parlait deux langues différentes : celle de la télévision et celle de la maison. Il était sur la bonne voie, alors que moi j'étais terrifiée de parler. C'est là que j'ai changé de garderie; j'ai perdu mes amis et la sécurité que j'avais établie. Encore une fois j'ai eu peur et je me suis sentie perdue; ce monde est bien plus grand que je ne le pensais. À la nouvelle garderie, les gens parlaient une langue que je ne comprenais pas : celle de la télévision. J'ai décidé de ne plus parler, plus jamais un mot n'allait sortir de ma bouche; j'étais trop désorientée pour dire quoi que ce soit. On m'a

inscrite à des cours, mais rien n'a fonctionné jusqu'au jour où mes grands-parents sont venus. Pour moi, c'était un retour chez moi, j'avais confiance en eux; ils ne me mélangeraient pas plus que tous ces gens qui m'entouraient. Mes parents avaient coupé la télévision cet été-là et la garderie aussi. Nous n'étions qu'avec mes grands-parents pour jouer à des jeux ou pour nous raconter des histoires.

Ils me regardaient avec tellement d'espoir et ne me mettaient aucune forme de pression à un point tel que j'ai réussi à avoir confiance en moi. Je comprenais de plus en plus ce qu'ils me disaient. J'ai

finalement parlé avec eux et avec mes parents. Je comprenais et ils me comprenaient. À partir de ce jour-là, je ne m'arrêterai plus de parler, même lorsque mes grands-parents partirent. Mes parents ont remis la télévision; j'ai commencé à parler en répétant ce que les dessins animés disaient. Avec cela, j'ai repris grandement confiance en moi et en mes capacités; je n'avais que trois ans et je parlais une langue à la maison et une autre à la garderie.

Même si je ne parlais pas parfaitement à l'époque de la garderie et que je ne connaissais pas tous les mots, j'avais appris l'art du mime. Je me trouvais drôle de mimer et de danser toute la journée. À Pointe-

Calumet, mon frère avait l'âge d'aller à l'école, mais pas moi. Il fallait que j'attende d'avoir l'âge requis, mais j'avais tellement hâte d'apprendre de nouveaux mots français puisque mon champ lexical était rudimentaire; à la maison ce n'était qu'en espagnol que nous communiquions. Mon premier jour d'école arriva enfin et moi, pleine d'espoir, je rentrai la tête haute. Ce fut affreux...j'étais incapable de dire Madame, ni ce que j'avais pris pour déjeuner puisque je ne savais pas comment dire des crêpes. Les autres filles jouaient dans des cuisines en plastique et les garçons avec les petites automobiles. Moi, j'étais assise et je les observais, j'avais reperdu

confiance en moi. Je savais nommer tous les objets qui étaient dans la classe, mais je ne savais pas comment les prononcer correctement en français. Plus les jours avançaient, plus j'apprenais. J'ai appris les couleurs et l'alphabet comme les autres enfants; je les connaissais déjà en espagnol. Les années passèrent et j'ai travaillé très fort pour arriver au même niveau que les autres enfants de ma classe. L'écriture consistait en un nouveau défi, car l'orthographe et la syntaxe des phrases étaient difficiles à maîtriser; je ne savais pas comment le faire correctement, cela n'était pas naturel pour moi contrairement à tous les autres.

Ce furent les premières mauvaises notes que j'ai eues, ce qui me blessa. J'étais bonne dans la dictée du vendredi, celle qui portait sur les 10 mots de la semaine parce que je les apprenais par cœur, mais lorsque le temps était venu de faire des phrases, ce fut plus difficile, car ce n'était pas quelque chose qu'il fallait apprendre par cœur comme l'orthographe; c'était selon le sens et je ne maîtrisais pas ce sens-là.

Or, je grandissais et je perdais espoir d'apprendre l'écriture du français, personne ne pouvait m'aider. Arrivée au secondaire, ce fut pire, car les exigences augmentaient à chaque année et je ne pouvais plus

suivre; même si je passais, c'était toujours la note la plus faible à mon bulletin. Lorsque je cherchais de l'aide, les enseignantes ne savaient pas quoi faire puisqu'il y avait des élèves qui étaient doués et d'autres qui l'étaient moins. Moi, je faisais partie des élèves qui ne l'avaient pas du tout. Même encore aujourd'hui, à l'âge de 16 ans, l'écriture reste ma plus grande lacune. J'étais fatiguée de demander de l'aide puisqu'on me répondait que je n'étais pas bonne; alors, j'ai arrêté de courir après cela et j'ai commencé à lire. La lecture m'a permis d'avoir une meilleure note en français contrairement à l'écriture. Aujourd'hui, en vous écrivant, je reprends espoir et

confiance en moi et en cette langue si complexe.

Cette année, je ne lâcherai pas puisque qu'enfin j'ai la possibilité de m'améliorer. C'est tout ce dont j'avais rêvé depuis 10 ans.

Suite à mes recherches, j'ai découvert que la majorité des immigrants savent déjà parler le français en arrivant. Mais, suite aux témoignages recueillis, apprendre le français est très difficile surtout lorsque la personne est plus âgée; recommencer sa vie à zéro, immigrer à 50 ans, sans posséder la langue du pays d'accueil, sans diplôme reconnu est pénible. Moi, je n'ai pas recommencé, mais j'ai grandi avec cette crainte qu'est le français.

SE FAIRE SOUS-ESTIMER

Certaines personnes ont de la difficulté à accepter la différence comme plusieurs hommes acceptent difficilement la place des femmes dans la société. Toute ma vie, je me suis fait suivre; j'ai senti que les adultes, en voyant ma différence, n'ont pas voulu me lâcher d'un centimètre et demandaient toujours à revoir mon travail. C'est frustrant; oui, j'ai besoin d'un peu plus d'aide que les autres élèves, mais je ne suis pas une mauvaise élève. Je suis à mon affaire, je travaille fort. C'est difficile de constater ce manque de confiance qu'ont les gens en moi en regard de ce

que j'accomplis dans un travail; je suis toujours à mon affaire et gère très bien mon agenda. C'est horrible, car dans certaines circonstances, la personne qui dirige a moins d'expérience et de temps de travail que nous et cela sans jamais se faire sous-estimer, si cela vous arrivait, vous trouveriez cela injuste. Mais puisque c'est moi, j'ai l'impression que ce n'est pas grave, je suis immigrante, je ne viens pas d'ici; mieux vaut que ce soit moi et personne d'autre. Maintenant que j'ai fait des recherches, je sais que cette situation n'arrive pas qu'à moi et je me demande si je ne serais pas condamnée à cette situation toute ma vie. Par exemple, au travail, des

immigrants se font surveiller pour essayer de trouver la faille qui pourrait les rabaisser ou simplement surveiller pour empêcher leur promotion.

Cela est injuste, nous devons travailler dur pour nous faire accepter. Parfois les diplômes de nos pays d'origine ne sont pas reconnus ici, donc il faut tout recommencer. À zéro! Et malgré cela, nous devons nous battre pour garder notre place. Peut-être que certains québécois se reconnaîtront dans cette situation; nous nous battons entre nous au lieu de nous soutenir et d'accepter, d'avoir une ouverture. Socialement, les gens nous mettent à l'écart, ne

voulant pas faire équipe avec nous. Forcément, nous sommes devenus efficaces et débrouillards parce que nous faisons énormément de travail seul, même lorsqu'il est permis à l'école de le faire en équipe. Malgré ces compétences acquises, nous sommes surveillés comme si nous étions des enfants. Nous nous faisons questionner pour savoir si nous serons prêts à temps. On nous humilie en public lorsque nous commettons une erreur, mais on excuse l'erreur des autres car l'erreur est humaine. Notre estime descend dans ces moments -là; nous sommes défavorisés en étant considéré comme des indésirables pour la plupart.

Nous croyons que la solution serait de travailler plus fort. Malgré tout les efforts que j'ai faits au cours de mon parcours scolaire et humanitaire, jamais je ne serais félicitée comme tous les autres, même si j'ai travaillé autant. Plusieurs élèves vivent cette situation, mais jamais personne ne semble s'en rendre compte, les enseignants se laissent parfois aveuglés par ce qu'ils voient. Cette situation est démoralisante pour une adolescente peu importe son origine. Nous perdons la motivation de continuer à travailler et à se donner corps et âme même si c'est une cause qui nous tient à cœur.

Mon frère à trouvé la manière de ne jamais se faire blesser de cette manière comme je l'ai été. Il est plus solide que moi et il a foncé vers le chemin qui l'engageait le moins au niveau académique. Il n'a pas laissé sa trace dans l'école, c'était une partie qui l'intéressait moins. Son but était d'avoir son diplôme et partir la où sa passion le mènera. L'espoir qu'il ne sera plus jamais sous-estimé, que les enseignants seront équitables pour tous. Puisque c'est l'ainé, c'était à lui de découvrir ce monde et de m'en parler.

En fait, c'est mon espoir à moi aussi; j'ai l'impression d'avoir toujours été traitée comme une élève peu organisée avec peu de qualités et toujours

ramenée vers le bas pour m'assurer de ne pas monter vers le haut. Cependant, je sais que je travaille fort. La vraie vie, lorsque nous sommes laissés à nous-mêmes ne me fait pas peur. Au contraire, j'ai hâte; hâte de ne plus avoir un «plafond», hâte de pouvoir faire tout ce que je désire sans me faire questionner, ni surveiller. Se faire sous-estimer nous rend en colère, mais fait naître une énergie qui brûle en dedans, qui attend de sortir; mais la rancœur est un chemin triste et sombre.

Plusieurs jeunes prennent ce chemin pour prouver à ceux qui n'ont pas cru en eux qu'ils auraient pu être capables, qu'ils sont capables de survivre au rythme

de la vie. Je ne partirais pas de l'école avec de la rancune; les gens font des erreurs même si ce sont des adultes. Malgré la réalité qui m'attend, je n'ai pas peur de performer et d'apprendre des matières qui m'intéresseront. Sur le marché du travail, les gens continueront à me mettre des «plafonds», mais d'ici là, j'ai espoir de trouver une manière de les surmonter et de performer à ma manière avec ma différence.

TROUVER SA PLACE

C'est plus difficile trouver sa place lorsqu'on ne vit pas dans ses racines, comme il est plus difficile de faire pousser un arbre sans ses racines, voire même impossible lorsque nos foyers sont si loin, quand notre famille est si loin. Malgré toutes les histoires racontées par mes parents, je devrai un jour me rendre à mes racines pour voir de mes propres yeux. Je ne sais pas quelles émotions me fera vivre cette vision sur mes origines, mais pour l'instant j'ai espoir de trouver une partie de moi qui attend patiemment de s'exprimer.

À l'adolescence, nous sommes à l'âge de découvrir notre identité; malgré moi, mon identité se ne trouve pas ici au Québec.

Ma mère est venue étudier comme vous le savez déjà. Lorsqu'elle a gradué, son professeur d'hydraulique a fait un *garden party* pour ses étudiants et nous fument invités; il a un fils de mon âge. Avec le temps, notre amitié s'est développée. Cette famille de trois nous a acceptés et intégrés dans leur famille. Gabriel, leur fils, est devenu comme un cousin pour mon frère et moi. Lorsque nous allions à leur chalet, c'était comme si nous allions voir notre famille canadienne. Pour mon frère et moi, c'était

partir à l'aventure car le chalet est entouré de forêts et est isolé; pour une fois que nos parents nous laissaient partir sans mettre d'heure pour revenir. Maintenant, je comprends pourquoi ils nous tenaient toujours serrés contre eux et ne nous laissaient jamais sans surveillance. Ils ont grandi au Venezuela où on ne peut pas laisser son enfant aller seul au parc, ni même faire du vélo seul ou même avec des amis, car il y a, encore aujourd'hui, énormément de kidnappings d'enfant et même d'adolescent. Les vénézuéliens sont jaloux lorsqu'ils viennent ici et voient notre mode de vie. Pour eux, nos maisons sont faites en carton, car au Venezuela, elles sont

faites en ciment. Leurs clôtures sont aussi faites en ciment, 10 mètres de haut avec des piques électrifiées tout en haut pour empêcher les voleurs d'entrer sur leur propriété; les nôtres, sont d'un mètre 80 avec des espaces en plus. Lorsque mes grands-parents viennent, ils sont éblouis du fait qu'on laisse notre automobile à l'extérieur de la maison, près de la rue et sans clôture; eux, ils doivent les mettre derrière l'immense clôture et à l'intérieur du garage adjacent à la maison.

À l'enfance, je n'ai pas ressenti autant d'émotions que maintenant. Je ne comprenais pas, même je n'y prêtais pas attention. Même si je sentais que ma

famille était loin, que le foyer chaleureux de mes proches n'était plus accessible, j'avais ma maison avec mes parents et mon frère, ma chambre à moi seule, en bas, à côté de celle de mon frère. Ce fut mon royaume, le cocon où je pouvais être moi-même et faire tout ce dont j'avais envie.

C'est vers la 5^{ème} année, que j'ai commencé à ne plus me sentir à ma place dans cette école où j'étais une minorité que je ne pouvais pas cacher comme une noire ou une asiatique, comme s'il était écrit sur mon front que j'étais différente. Néanmoins, j'ai eu une lueur d'espoir lorsque mon frère est entré au secondaire. J'ai toujours suivi ses traces pour me

sentir en sécurité. C'était un acte peu courageux de ma part, je le conçois, mais je n'étais pas prête à affronter ce monde sans lui. C'était mon meilleur ami, mon allié, et comme tout meilleur ami, on ne veut pas s'en séparer. En assistant aux soirées scolaires de mon frère, qu'il y avait à l'école pour présenter leurs projets, j'ai appris l'existence de l'engagement communautaire à Oka et du magasin du monde.

Je me suis intéressée et informée sur ce projet, c'était des valeurs qui me rejoignaient énormément : l'équité, le côté humain et la mise en marché particulière de certain projet. Arrivée au secondaire,

je m'y suis attachée j'allais passer plusieurs midis là avec les membres du C.A. qui m'aidaient à en apprendre plus sur ce projet. Je me sentais réellement à ma place avec eux, même si ces gens étaient plus vieux que moi; ils m'aidaient à m'intégrer à travers le magasin du monde. Je n'avais pas d'amis en entrant à l'École secondaire d'Oka, mes deux amis étaient allés à la Polyvalente Deux-Montagnes. J'ai commencé à passer les pauses en compagnie de mon frère, mais je savais qu'il allait partir et que je devais me faire des amis avant son départ.

J'avais quelques connaissances en classe, mais ce n'était pas le genre d'amies avec qui cela aurait pu fonctionner; déjà elles disaient que l'engagement communautaire ne servait à rien et que cela faisait perdre du temps. Elles voulaient que je quitte le magasin du monde, mais le magasin du monde était une partie de moi. Ce sont mes valeurs que je défendais à travers ce projet; c'était aussi une manière pour moi de me rapprocher de ma famille en aidant ces gens exploités en Amérique Latine. Cela améliorerait peut-être le sort de cette partie de notre continent. Après un moment, je me suis séparée de ce groupe d'amis puisque je n'y trouvais

pas vraiment ma place. Je trouvais inconcevable de dénigrer le moyen que j'avais choisi pour aider mes proches. Un jour, je rencontrerais des gens qui m'accepteraient et qui ne voudraient pas me changer. C'est ainsi, en affirmant ses valeurs, qu'un immigrant trouve la force de se battre.

J'étais très sensible; je voyais plusieurs filles qui avaient une amie avec laquelle elles allaient à la toilette et de laquelle elles ne se séparaient point. Moi, j'étais seule, cherchant et attendant une amie comme celle-là... J'en suis devenue envieuse. Même si j'avais une belle relation avec mon frère, il ne pourrait jamais venir à la salle de bain avec moi.

Jamais, il ne remplacerait une meilleure amie.

Malgré cela, je n'ai pas perdu espoir ni patience.

J'ai fini par rencontrer Karl, le meilleur des hommes que je n'ai jamais connu. Il m'a fait voir le monde différemment et m'a aidée à me sentir à ma place.

Quand une personne brise la glace, les autres finissent par suivre et c'est là que les gens de mon groupe ont commencé à me parler. Imaginez, c'était en 3^E secondaire! Karl ne pouvait pas venir à la toilette avec moi, mais il m'attendait à l'extérieur, c'était mieux que rien. On parlait de tout ensemble, on faisait nos devoirs ensemble, on étudiait ensemble, on se chamaillait. Il me faisait sentir à ma

place tout comme mon expérience au magasin du monde. J'étais si bien avec lui. Je sentais que j'avais trouvé la personne que je cherchais puisqu'il m'a acceptée comme je suis et ne m'a jamais demandé de changer. Il a réussi à bien m'intégrer à sa famille et pour moi, ma famille s'est élargie. J'avais des soupers différents de ceux de chez moi. C'est drôle à dire, mais ça fait du bien de manger des choses différentes et d'apprendre de nouvelles manières, celles de la culture québécoise.

Aujourd'hui, je me rends compte que plusieurs immigrants ne se sentiront jamais à leur place au Québec. Il est clair qu'ils se sentent acceptés, voire

même intégrés, mais jamais dans nos cœurs nous n'allons oublier nos racines.

Pour ces enfants d'immigrants, il est dur de se sentir entièrement à sa place. Maintenant, que je suis adolescente, j'ai de la difficulté à me sentir à ma place chez moi puisque ma mère ne comprend pas ma situation. Elle a été élevée dans une autre culture; une culture plus stricte dans laquelle la religion et la famille prennent beaucoup de place. Mon frère et moi sommes créés de ces deux cultures différentes et nous cherchons à voler de nos propres ailes. C'est plus difficile lorsque nos parents ne savent rien sur

nos vies et ne comprennent rien de la culture dans laquelle nous avons grandi mon frère et moi.

SENTIMENT D'ABANDON

Aujourd'hui, j'appelle mes grands-parents une fois par mois environ et c'est très culpabilisant. Lorsque ta famille meurt de faim et qu'elle n'a plus rien à acheter, non pas parce qu'elle manque d'argent, mais parce qu'il n'y a rien à acheter dans les épiceries, c'est inquiétant. Les élèves de mon école et moi-même continuons à aller à l'école chaque jour, à

manger trois repas par jour comme si de rien n'était. Malgré le fait qu'il y ait un programme d'éducation internationale qui prétend nous ouvrir sur le monde, le trois quart des élèves n'en ont rien à faire de ce qui se produit ailleurs. J'espère que ces problèmes internationaux n'arriveront jamais au Québec, car je crois qu'un grand pourcentage de notre population mourrait d'une dépression ou de panique, c'est ceux qui s'en sont foutu lorsque les autres avaient des problèmes. Les gens ne se sont pas renseignés lorsque c'était les autres pays qui avaient besoin d'aide, ils ne sauront point comment gérer la situation et la panique prendra le dessus.

Les immigrants n'ont pas peur de cela. Nous avons déjà vécu pire dans notre pays d'origine se disent-ils et c'est vrai. Nous avons vécu des famines et des épidémies. Nous avons connu des dictatures horribles ou des démocraties cachées comme celles de la Chine ou de Cuba. Pour moi, le simple fait de vivre ici, c'est un privilège. Au Canada, les opportunités d'étudier sont accessibles à tous, avec tous ces programmes, chaque individu peut étudier et faire une carrière dans ce qui le passionne. De plus, ici il y a des libertés, que ce soit de religion, de presse, d'expression. Il y a, tout aussi ridiculement que ce soit, la liberté de circuler. Ici, les maisons sont

belles et confortables, les québécois mettent de l'emphase sur le luxe et de font tout leur possible pour vivre le plus confortablement avec de belles couleurs. Un des privilèges au Canada, c'est qu'il n'y a pas de conflit majeur avec un autre pays donc l'importation et exportation vont toujours bien; nous ne manquons de rien dans les épiceries et pharmacies. De plus, notre alimentation est variée, car nous avons des produits qui proviennent de partout dans le monde. Selon mes recherches, la raison principale pour laquelle les gens choisissent le Canada pour immigrer, c'est pour sa sécurité. Je m'explique : ce n'est pas partout dans le monde

qu'on peut courir avec des écouteurs ou tout simplement mettre des boucles d'oreilles lorsqu'on sort de chez soit. Dans mon pays, soit le Venezuela, on a peur de mettre des bagues, car les gens sont prêts à tout pour vous les enlever, pouvant aller jusqu'à la mort. Au Québec, la vie est facile et sécuritaire; voilà pourquoi nous avons plus de liberté. En Amérique Latine lorsqu'on part en voyage, c'est dangereux de sortir de la zone touristique sans être accompagné par un natif puisque les touristes ne sont pas habitués à vivre de cette manière. Mais comme rien dans la vie n'est

jamais parfait, le Québec à un défaut et pour moi c'est de supporter l'hiver.

En fait, je me sens jalouse de mes compagnons. Le temps des Fêtes est plutôt une célébration à quatre dans mon cas. Lors du retour des vacances de Noël, tous mes amis racontent ce qu'ils ont eu pour Noël ainsi que leurs fêtes familiales.

Moi, je n'ai rien à dire même si j'ai une fête avec ma famille canadienne et que je trouve cela divertissant; c'est un regroupement de familles dans la même situation que nous, c'est-à-dire qu'ils sont seuls ici au Québec, sans famille, ni amis. C'est divertissant parce qu'on s'ouvre à différentes cultures chaque

année comme les français du nord et du sud. Ils n'ont pas le même accent et ont un vocabulaire différent, mais ce n'est pas le même sentiment qu'être avec les nôtres; de plus, s'ajoute l'inquiétude de savoir qu'ils vivent dans un environnement dangereux.

On se sent triste lorsque nous conversons en vidéo sur skype entre nous et que mon cousin nous montre la grande fête avec toute ma famille qui danse. Je me dis que j'aurais pu être là, en train de fêter. Malgré que ce ne soit qu'un rêve pour moi, je vois de mes propres yeux que ce type de fête existe et que je pourrais être là. Cela me démoralise parce que je

sens un vide, avec une frustration puisque si le choix de mes parents avait été différent, j'aurais eu des fêtes de ce genre toute ma vie.

Ce qui est aussi triste, c'est lorsque je me rends compte que le temps passe et que finalement je ne connais rien sur ma famille à part quelques histoires.

On ne connaît pas ceux qui devraient être près de nous, ceux qui sont censés être là dans les bons et mauvais jours, ceux qui nous soutiennent toujours.

Dans mon cas, cette famille se résume à mon frère.

Dans ma vie, je n'ai rencontré qu'un de mes cousins parce que le pays a accepté de lui remettre un visa pour qu'il vienne étudier l'anglais à Montréal. C'était

merveilleux de rencontrer un membre de ma famille même si minime. Aujourd'hui, je parle toujours avec lui, nous avons gardé contact. Il a une belle personnalité et je me dis que peut-être la plupart de mes cousins lui ressemblent et que je me serais bien entendu avec eux si j'étais là-bas. Cela me rend triste de penser de cette manière, mais me donne espoir que je n'aurais aucun problème à m'intégrer à ma propre famille. Au point où j'en suis, je devrai m'intégrer partout où j'irai, car je suis de nulle part.

Une guerre civile a éclaté au Venezuela lorsqu'Hugo Chavez est mort; c'est un dictateur qui a pris le pouvoir en 1998, l'année de ma naissance. En 2013,

les vénézuéliens ont eu espoir de se débarrasser de toute la «merde» que cet homme a fait au pays et la réputation qu'il a créé. Malheureusement, le gouvernement est tellement corrompu et soutenu par l'armée que son successeur qui est au pouvoir est du même partie que Chavez et c'est là que la guerre a éclaté. Les manifestations ont débuté, mais l'armée est plus forte que le peuple et énormément de gens ont été blessés et tués; ce n'est pas comme ici. Les manifestations sont violentes et inquiétantes; les droits humains ne sont pas respectés. Combien de vénézuéliens se sont faits enlever et ont été torturés? Cela est devenu si grave qu'aucun avion ne sort du

pays et rien n'y entre non plus. Les fournisseurs n'apportent plus rien au pays, donc c'est pour ça qu'il n'y a rien à acheter. On ne retrouve tout simplement plus rien à l'épicerie. Un jour, lorsque je parlais en vidéo avec mon cousin, une bombe est tombée à quelques kilomètres de sa maison, car il y avait toujours des gens qui manifestaient. J'ai eu si peur; si elle était tombée plus près de sa maison... lui il continuait de me parler comme si c'était normal. Il entend des bruits de fusils et de bombes toute la journée. De toute façon il n'avait pas d'école, car l'armée a incendié la sienne.

Je suis vénézuélienne d'origine et mon pays se bat pour obtenir sa démocratie pendant que moi je suis ici. On ne peut rien faire pour les aider, car mes parents savent que si nous envoyons quoi que ce soit les douaniers verront que le colis provient du Canada et le prendront pour eux. Eux aussi ont des besoins qui ne sont pas comblés, entre autres les médicaments. Je suis outrée, car je dois continuer à vivre et à étudier; la terre continue de tourner et je continue de travailler fort. J'ai l'intention de devenir quelqu'un qui a des diplômes et qui sait ? J'irais me battre aussi, car ici l'attente me ronge. Rien n'est pire qu'attendre, car on ne peut rien faire; je me sens

inutile et vulnérable pour ma propre origine. Je ne peux pas faire un tour de magie pour sortir ma famille de cet enfer. Nous ne sommes que quatre, mais nous vivons tous cette tristesse. Heureusement que j'ai mon frère à qui je peux me confier.

La belle relation entre lui et moi n'est pas due à l'immigration; elle n'a que favoriser cette situation. Je crois que tous les frères et sœurs peuvent devenir des meilleurs amis. En fait, c'est la seule personne qui nous connaît réellement puisque nous vivons avec elle. C'est avec elle que l'on vit toutes nos émotions et nos états d'âme.

Dans mon cas, c'est avec mon frère que je vis toute cette tristesse sans ma famille, parce qu'il ressent les mêmes émotions que moi. Je ne peux en parler avec mes parents; je sais qu'ils sont déjà tristes puisqu'ils ont connu ces fêtes et cette vie chaleureuse que c'est d'être en famille. Pour mon frère et moi ce n'est qu'un rêve, car nous n'avons pas de souvenir de notre vie au Venezuela.

Mes grands-parents ainsi que mes grands-oncles sont à un âge où ils sont fragiles. Leur mort approche de plus en plus et c'est dur de ne pas être près d'eux pour leur parler une dernière fois. Nous aurons le regret qui restera sur notre cœur toute notre vie,

c'est de ne pas être présent aux funérailles pour dire au revoir et être avec notre famille pour vivre le deuil. Nous devons faire notre deuil en étant seul. C'est ce qui est arrivé avec mon grand-père et même si cela fait 13 ans, mon père ne pourra jamais s'en remettre. Même s'il est venu dire au revoir, nous n'avons pas assisté à l'enterrement, nous n'avons pas vu la pierre tombale. Bref, nous ne lui avons pas dit au revoir et c'est un besoin d'y aller.

Dans ma vie, il est important pour moi de retourner dans mon pays et la première chose que je ferai, c'est d'aller voir mon grand-père pour lui raconter tout ce qu'il a manqué depuis qu'il est mort.

Malgré la frustration d'être ici pendant que ma famille meurt de faim, je me sens dévastée parce que je ne peux rien faire, économiquement ou matériellement. Certains pays ont vécu la même histoire que vit en ce moment mon pays. Alors il n'est pas prudent d'envoyer quoi que ce soit, car les chances que mes grands-parents les reçoivent c'est quasi impossible.

Aujourd'hui, en ayant acquis certaines connaissances sur l'immigration, je me rends compte que je ne suis pas la seule à ressentir cela et que nous sommes plus

ou moins 53 985 de plus par année¹ à vivre avec le sentiment que nous laissons notre parenté vivre dans l'insécurité pendant que nous ici, nous sommes dans le luxe.

Peu importe la nationalité, lorsque nous laissons nos parents à un âge où la santé est fragile ou qu'ils sont malades, on ferait n'importe quoi pour aller les aider et être près d'eux. Certains envoient de l'argent, mais pour nous cela ne se peut pas... On doit vivre avec le fait que notre parenté est malade et continuer notre vie comme si de rien n'était. Parce que selon moi notre société fonctionne de cette manière, que nous

¹ Québec(Province), MINISTÈRE DE L'IMMIGRATION ET COMMUNAUTÉS CULTURELLES. *Tableau sur l'immigration permanente au Québec*, Québec, mars 2011, 48p

ne profitons jamais du présent et nous ne nous préoccupons de personne. C'est seulement le travail qui compte. Cependant, la vie ne devrait pas se dérouler comme cela. Des valeurs d'entraide devraient être plus présentes dans cette société, mais cela ne se peut pas. Finalement, nous devons apprendre à vivre loin de ceux qu'on aime. Ce poids sur le cœur qui devient de plus en plus lourd au fur et à mesure que le temps passe; parce qu'on vit loin de ceux qu'on aime en pensant qu'on pourrait être au côté des gens qui nous ont mis au monde. Pour moi, il s'agit d'un manque de respect des valeurs individuelles de n'importe quelle nationalité.

CHANCEUSE OU PAS?

Aujourd'hui, je peux regarder en arrière, malgré toutes les difficultés d'apprentissage auxquelles j'ai été confrontée à l'école. J'ai travaillé très fort et encore aujourd'hui je travaille toujours. Vous direz que je suis chanceuse, je parle deux langues confortablement, je les écris en plus. Mais comme toute réalité de la vie, il y a deux côtés, comme sur une pièce de monnaie. Je suis chanceuse, car je maîtrise deux langues: l'espagnol et le français auxquelles s'ajoute un peu d'anglais. Lors de mes voyages dans le sud, je n'ai aucune difficulté à

communiquer avec les gens ou à m'informer sur le village que je visite. Je n'ai aucune difficulté à avoir un esprit ouvert sur plusieurs cultures puisque mes parents nous ont élevés mon frère et moi dans une culture différente, mais à l'école, nous vivons complètement dans un autre monde; nous avons appris par nous même à faire des liens et à voir le bien et le mal dans chacune d'elle. Aucune des deux cultures n'est meilleure que l'autre. La relation entre mon frère et moi s'est développée lorsque nous étions jeunes parce que nous étions rejetés des autres, elle est devenue exceptionnelle. J'adore mon frère, je ne sais pas ce que je ferais sans lui; nous

communiquons régulièrement ensemble, nous vivons cette vie d'immigrant ensemble.

Heureusement, car nous ne pourrions continuer à avancer dans cette vie qui est difficile autant pour lui que pour moi. Nous n'avons pas besoin de nous expliquer, nous nous comprenons tout simplement.

Cela explique notre complicité unique.

Ce n'est pas une chance de vivre de cette manière, car mes parents ne comprendront jamais ma vie puisqu'ils n'ont vécu que dans une seule culture. Ce sont les enfants qui paient toujours, ce sont mon frère et moi qui nous faisons chicaner puisque les parents n'accepteront jamais certains éléments de la

culture québécois comme le fait de dire des dérivés d'un mot sacré comme *tabarnouche*. Mes parents n'acceptent pas non plus quelques lois du gouvernement; dans les chicanes, même si nous avons un bon argument ils finissent par dire la phrase magique « Je décide dans ma maison!»

C'est mon frère et moi qui payons le prix d'être ici, au Québec, loin de la famille enviant nos amis et nos parents qui racontent toujours comment leurs fêtes de famille se déroulaient. Nous n'avons droit qu'au rêve, un jour, de fonder notre propre famille.

Mes grands-parents n'ont pas été là pour me voir grandir...Lors de ma *quinzañera*, j'ai dû inviter des

amis de la famille, car je n'ai pas de famille; cette célébration familiale est en fait est le passage de la vie de fille à femme. Ma famille a manqué cela; cette année c'est mon bal de finissante et encore une fois ils ne seront pas là pour me voir, pour voir la femme que je suis devenue. C'est dans ces moments là qu'on se dit que leur absence est difficile, mais pour eux le fait de manquer tous ces moments importants dans la vie de leurs deux petits enfants vivant au Canada, doit être destructif.

Lorsque nos amis publient leur arbre de Noël sur les réseaux sociaux et que mon frère et moi voyons cela, nous devenons tristes : parce que notre sapin n'est

jamais aussi rempli que cela; parce que nous n'avons pas d'oncle, ni de marraine pour nous gâter. Je sais que les cadeaux ne sont pas la partie importante du temps des Fêtes, mais maintenant que nous sommes grands, nous éprouvons de la jalousie envers nos amis qui ont tous leurs proches au Québec. Nous sommes seuls et je le ressens beaucoup durant le temps des Fêtes parce que je vois les autres en famille.

Lors de ces situations, les immigrants ont tendance à vivre dans le passé, dans leur pays d'origine puisqu'il leur manque. Ils s'ennuient de leur ancienne vie, où ils se sentaient chaleureusement

bien chez eux. Cela peut amener une personne en dépression et la dépression est perçue comme un signe de faiblesse au sein de la société. Alors comment peut-on s'en sortir? Non pas en faisant semblant, mais en étant heureux d'être ici. Le Québec donne plus d'opportunités que les pays sous-développés. L'éducation est si accessible et les choix sont si vastes que nous pouvons nous perdre dans tout ça. C'est plus pour offrir un meilleur avenir garanti à leurs enfants que pour eux-mêmes que les parents immigrer et vont consentir à plus d'efforts.

ON MARCHE SEUL, MAIS ON MARCHE

En tant qu'enfant immigré, je n'ai pas vécu dans mon pays, mais je ne suis pas née ici. Puisque je n'ai pas pu vivre dans mon pays d'origine, je ne suis ni Vénézuélienne, ni Québécoise. En tant qu'adolescente en quête, mon aventure commence déjà mal si je suis de nulle part. On commence avec un manque de confiance de soi, nous sommes déjà perdu avant même d'avoir commencé. Alors, qui suis-je?

Nous ne sommes pas meilleurs que les natifs, mais le fait de venir d'ailleurs nous permet d'être ouvert d'esprit, d'accepter plus facilement les gens qui se sentent rejetés parce que certains québécois sont différents de manière naturelle comme les roux. De plus, nous nous débrouillons seul puisque nous n'avons personne pour nous aider ou même nous épauler. En effet, nos amis sont restés dans notre pays d'origine, toute notre famille, ainsi que nos racines, nos origines, notre histoire. Il est difficile pour vous de comprendre à quel point c'est exigeant de tout recommencer nos études et de modifier nos habitudes de vie.

Parfois la vie est injuste, plusieurs immigrants témoignent du fait que leur scolarité n'est pas reconnue au Québec, de même que leur expérience de travail. Comment est-il possible de concevoir que quelqu'un puisse diriger un chantier de 30 à 100 travailleurs durant 5 ou 6 années, et que lorsque cette personne arrive au Québec, qu'elle soit considérée comme une personne inutile pour la société, sans expérience et sans scolarité, parfois même sans métier. Ceci est ironique; parfois il arrive qu'on reconnaisse le diplôme d'études secondaires. Généralement, cette situation survient aux immigrants qui proviennent de l'Amérique du sud.

Vous imaginez-vous recommencer votre baccalauréat à l'âge de 35 ans? Avec un mari et des enfants à nourrir? Cette épreuve fait que ce sont des années très difficiles; on vit dans la peur que nos enfants manquent de quoi que ce soit, s'installe le doute de voir si on est capable d'accomplir tout cela. Mais quand tout est fini, plus rien ne nous fait peur. Si une personne peut surmonter tous ses travaux, être une bonne mère, une employée exemplaire et une étudiante exceptionnelle, elle pourra atteindre tous les objectifs qu'elle se fixera. Après ces témoignages, je ne regarde plus ma mère comme avant, car elle a vécu l'impossible. Je n'aurais pas à

recommencer car j'étudie ici, mais j'éprouve, aujourd'hui de l'admiration pour ma mère.

Malgré le fait d'avoir des amis, nous, les immigrants, vivons seuls, car nous ne confierons pas nos problèmes puisque les québécois ne comprendraient jamais les épreuves par lesquelles nous avons dû passer. Pour être là où nous sommes, à quel point devons-nous travailler afin de performer comme la moyenne des élèves? Certains individus s'amuse en nous faisant du mal, ne sachant pas que ce que nous vivons, ignorant tout de nos difficultés.

D'autres respecteront notre vie, mais puisqu'ils se pensent meilleurs que nous, ils se permettront de

nous passer au dessus sans même que nous nous en rendions compte.

Nous ne sommes pas dans notre zone de confort, donc il est facile de nous déstabiliser; certains le ressentent et en profitent. Cela m'est arrivé alors que pour une fois dans ma vie je me sentais à ma place. J'ai dû quitter malgré moi et laisser ma place à d'autres. Peut-être un jour arriverais-je à me sentir à nouveau confortable comme lorsque je m'impliquais socialement. C'est cette implication qui m'a sauvée de la solitude pendant mes 4 années au secondaire alors que j'étais avec mon frère.

Je crois que socialement les immigrants sont tolérés, mais pas aimés, ni acceptés. C'est qui est triste, ce sont tous les commentaires qui sont murmurés dans notre dos et que nous écoutons; nous perdons notre objectif de performer. De ce point de vue, c'est normal que les immigrants deviennent itinérants. Ils n'ont pas su suivre le rythme de la société, car ils ont mis toute leur attention dans ces murmures. Ils n'avaient personne avec qui parler. Heureusement pour moi, je ne suis plus seule.

Karl, mon meilleur ami, est une partie importante de ma vie, il ne connaissait pas tous les détails liés aux tristesses que je vis avant la lecture de ce roman,

mais il est toujours là pour me consoler sans me poser de questions. Il a été là pour m'épauler lorsque je ne me sentais pas bien. C'est le meilleur ami que j'ai et c'est peut-être le seul ami que je vais garder.

Nous ne serons jamais complètement intégrés, mais nous apprenons à vivre avec la différence.

Même si dans ma vie ici, je n'aurais que mes parents pour m'aider et mon frère, même si nous ne sommes que quatre, ce sont mes enfants qui développeront notre famille ici et qui seront moins seuls.

Vous direz : « pauvres gens, vivre dans un tel calvaire » mais nous ne voulons pas de votre pitié, nous voulons seulement que les choses changent.